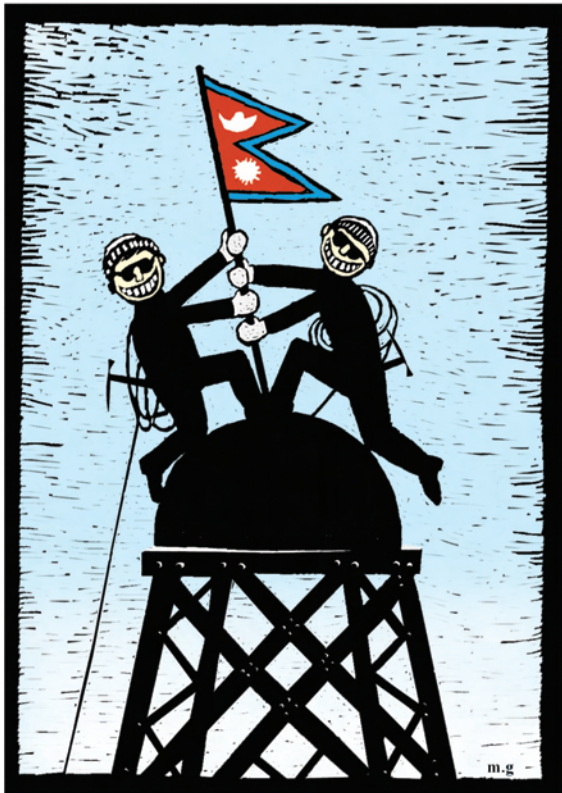


Pierre Charmoz

# Première ascension népalaise de la tour Eiffel et autres cimes improbables

Illustrations de Michel Guérard



Sous la cape

## ***Dans la même collection***

JULES VEINE

### ***Le Voyage dans les spasmes***

*De l'extase comme moyen de transport sidéral.*

PATRICK BOMAN

### ***Des nouilles dans le cosmos***

*Pas facile de se faire des nouilles de qualité  
au cours d'un voyage intersidéral.*

## ***À paraître***

PIERRE CHARMOZ et STUDIO LOU PETITOU

### ***Le Vampire de Wall Street***

*Après avoir été mordu par le comte Madou,  
un trader se réfugie dans la célèbre vallée du Yosemite.  
Le néovampire sème la désolation dans le petit monde  
de la grimpe californienne.*

PATRICK BOMAN

### ***Les Canines dans le pâté***

*Au milieu du stupre et du lucre de La Nouvelle-Babylone,  
une équipe de hardis vampirologues traque les créatures des ténèbres :  
hémoglobine et vodka, voire eau bénite, coulent à flots.*

HURL BARBE

### ***Pompe le Mousse***

*Les mésaventures picaresques de deux sœurs dans l'après-68.*

HURL BARBE

### ***Les Celtes mercenaires***

*Dans une Bretagne post-atomique, parcourue de chameaux  
et ponctuée d'artichauts géants, c'est la struggle for life.  
Que les plus forts gagnent, mais rien de sûr !*

PREMIÈRE ASCENSION NÉPALAISE  
DE LA TOUR EIFFEL  
ET AUTRES CIMES IMPROBABLES

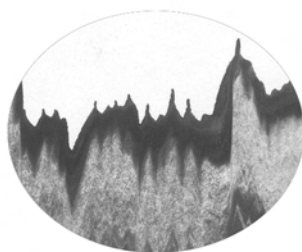


Pierre Charmoz

Première ascension  
népalaise  
de la tour Eiffel

*et autres cimes  
improbables*

ILLUSTRATIONS :  
MICHEL GUÉRARD



Sous la Cape



# Sommaire

En guise de marche d'approche.....	9
Première ascension népalaise de la tour Eiffel .....	11
L'Indicateur Bertrand .....	27
L'Abominable.....	49
Première ascension de Dieu par la face nord.....	81
Notes d'exploration dans les monts du Lieu commun ....	89
Dialogue au bout du fil .....	99
Aubergenville 2000.....	127
Pierre Charmoz .....	137





## En guise de marche d'approche...

« Il poursuit sans s'arrêter à une nouvelle subtilité du raisonnement et, pour parvenir à la beauté du discours avec la force du corps raidie par le froid, il place quelques pensées de Platon, X... estimant comme d'habitude que l'esprit supérieur est inutile. C'est un cœur immense, environ cent vingt mètres, rempli de grands effets et de glorieuses entreprises. Il suit les plus sages conseils qui, par je ne sais quelle idée, s'arrêtent net. Miracle de la nature, on dirait qu'ils se sont donné rendez-vous, mais qu'au moment de se rencontrer ils se sont boudés ! La forme des desseins est exposée ; mon héros, posé sur un minuscule prodige, glisse et se retrouve bloqué par le succès, pendant lamentablement au-dessous de la première gloire. Il repart, mais les plus étonnants succès sont insensibles. Délicatement, il s'efforce de garder la gloire acquise. Les estomacs forts, larges, capables de digérer tout, qu'il a autour de la ceinture, le rejettent en arrière ; à nouveau il sent ses qualités sur le point de quitter leur perfection minuscule. Avec précaution, il porte le travail de ses sentences vers la droite, effectuant un grand exploit. Il sent la chute, cette fois-ci aux conséquences plus graves... »

Pierre MAZEAUD, *Montagne pour un homme nu*.  
« Peut-être parmi les grands », p. 98-99, éd. Arthaud.

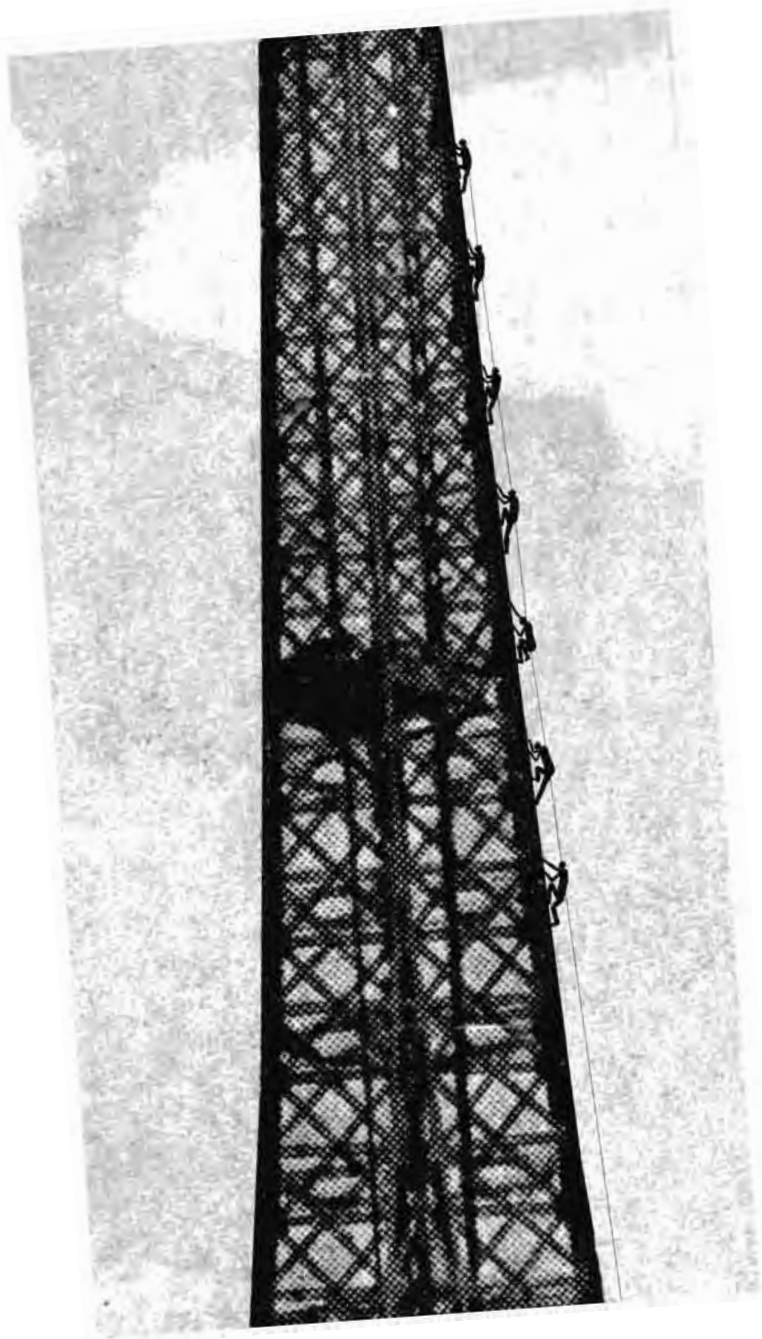
Baltasar GRACIÁN, *Le Héros*.  
« Quel doit être le caractère du cœur dans un Héros », p. 35.  
« Exceller dans le grand », p. 47, éd. Champ Libre.



Première ascension  
népalaise  
de la tour Eiffel

*Journal de Sherpa 1,  
chef de l'expédition.*





Le texte fait partie du spectacle de Denis Déon,  
*Les cimes improbables*,  
produit par la Compagnie Blöffique  
et la Comédie de Valence en 2010.

3 juillet. 15 h 30. Juste avant que l'avion ne se pose sur l'aéroport d'Orly, le rideau de nuages se déchire; nous embrassons d'un seul coup d'œil tout le massif. À l'ouest, les grandes tours de la Défense; plus au sud, le monolithe solitaire de la tour Montparnasse et, juste devant nous, le but de notre expédition: la tour Eiffel!

Toute l'équipe se presse contre les hublots. Nous sommes suffoqués par tant de grâce et d'élégance. Un peu angoissés, aussi. Un indigène essaye de nous dire quelque chose:

– *Ça, c'est Paris!* \*

Par signes, je lui fais comprendre que je ne parle pas sa langue. Sherpa 6 lui donne quelques friandises.

16 h. L'avion se pose. Comme nous sortons, le soleil nous fait cligner des yeux. C'est la belle saison. Dans l'avion, un indigène, qui parlait un peu népalais, nous a dit que la Météo<sup>1</sup> prévoyait du beau temps pour les jours à venir. Tant mieux!

18 h. Les 350 caisses de l'expédition sont déchargées. Déjà des porteurs se bousculent, hommes, femmes, enfants, tous criaillant et déguenillés. Ce sont les

---

1. Divinité climatique.

\* Les mots suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

*Smicards*\*. Nous en embauchons trois cents, pour quelques francs par jour; ce n'est vraiment pas cher!

19 h. Sherpa 5 distribue à chaque porteur une paire de baskets fabriqués à Hong Kong. À notre grande surprise, ils ne les mettent pas aux pieds, mais se les attachent autour du cou. Sherpa 2, qui en est à sa seconde expédition, m'explique que les *Smicards* préfèrent marcher pieds nus pour économiser leurs *grolles*\*, qu'ils revendent par la suite, pour arrondir leur maigre salaire. Curieuse coutume, en vérité!

4 juillet. 8 h. En route! Après quelques instants de confusion, la longue cohorte des porteurs s'ébranle. Qu'ils sont sales, dépenaillés et criards! Mais ils ont l'air courageux et pleins de bonne volonté. La nuit à l'hôtel n'a pas été de tout repos. L'excitation de l'aventure, sans doute.

D'après le chef des porteurs, nous n'arriverons pas aux portes de Paris avant la tombée du jour. Sherpa 10 photographie les badauds qui se massent sur notre passage. Quelques enfants tendent la main. Nous leur lançons des poignées de riz, mais ils ne font aucun geste pour le ramasser!

12 h. La halte. Sherpa 8 en profite pour inspecter les charges. Nous avons perdu deux colis sur un *passage clouté*\* (les deux porteurs se sont fait écraser). Sherpa 8 me rassure: les deux charges se composaient de frites surgelées pour les repas des porteurs; ce n'était pas notre



précieux matériel d'escalade. Tant pis pour les porteurs, ils se rationneront !

16 h. Les *Gébachems*<sup>2</sup> viennent à notre rencontre ; ce sont de solides gaillards, au sourire avenant. Notre interprète leur souhaite la bienvenue dans cet idiome charmant que nous ne comprenons malheureusement pas. Sherpa 10 les photographie, tandis qu'ils prennent des poses avantageuses, piolet en avant et visage buriné légèrement en retrait. Je souris de tels enfantillages.

20 h. Nous voici aux portes de Paris. Nous établissons le campement dans le *Parc des Expositions*<sup>\*</sup>, immense esplanade d'une propreté douteuse. Quelques officiels nous rendent visite. L'interprète nous présente le *maire*<sup>\*</sup> de la ville. Ce doit être un personnage important : il porte une *cravate*<sup>\*</sup>. Il prononce un long discours, où je relève les noms d'*Attila* et de *sainte Geneviève* ; d'autres encore. L'interprète me glisse à l'oreille qu'il s'agit de personnages importants du folklore local. Je m'incline devant le maire et lui offre quelques caisses de produits népalais. Il s'incline à son tour, puis quitte le campement.

22 h. Avant de m'endormir. Cette journée m'a paru harassante, bien que j'aie voyagé sans sac à dos – à l'instar des autres Sherpas – pour économiser mes forces. Est-ce l'approche du but d'une année d'entraînement ? ou les mondanités protocolaires des notables locaux, si

---

2. Porteurs d'altitude ayant suivi une formation spéciale.

gentils mais un peu assommants avec leurs salamalecs. J'écoute les bruits confus du campement ; les chants des *Smicards* ne manquent pas de beauté ni d'une poésie un peu fruste :

*Quand il reviendra  
Le temps des cerises...\**

Au loin quelques *klaxons*\* hululent, et de rares *sirènes*\*. Martine, la porteuse que j'ai affectée à mon service personnel, m'apporte le thé, parée de ses habits du soir, que l'on nomme ici *pyjama*\*. Elle fait mine de se glisser dans mon duvet, mais je lui fais comprendre que je suis fatigué. Elle affiche alors une mine boudeuse d'enfant contrariée. Je lui pince les fesses et le sourire revient. Décidément, les femmes de ce pays ne diffèrent guère des nôtres !

*5 juillet.* 7 h. Le brouillard ! Nous sommes consternés, mais l'interprète nous rassure : ce n'est qu'une brume passagère de CO<sub>2</sub>, très fréquente en plaine. Nous nous regardons en souriant. Sherpa 3 fait allusion au stage d'entraînement que nous avons suivi à Katmandou, avant notre départ : trois semaines dans un *parking*\*, hermétiquement clos, à respirer ce gaz particulier appelé *échappement*\*.

8 h. Le brouillard se maintient par nappes lourdes, mais se déchire par endroits. Nous devons rejoindre la rivière locale (la Seine), que nous longerons jusqu'au pied de la Tour.

9 h. Le brouillard s'est levé. En même temps qu'une grande clameur dans les rangs des porteurs. J'envoie Sherpa 4 se renseigner. Il me rassure : ce n'est qu'une *Smicarde* qui s'est évanouie en passant au-dessus d'une *bouche de métro\**. Sa charge a glissé dans la crevasse. Mais là encore, plus de peur que de mal : rien d'autre que les médicaments pour les porteurs. Notre précieux matériel est sauf!

10 h. Nous débouchons dans la rue Saint-Charles. Nos gorges poussent un grand cri d'enthousiasme, répercuté en mille échos par les façades des immeubles. Les autochtones, occupés à des achats divers, se retournent, surpris. Ils ne semblent guère partager notre joie : *Elle* se dresse devant nous, majestueuse et encore embuée de la brume matinale. Quelle splendeur ! Ah ! je ne regrette pas les milliers de kilomètres, les difficultés d'organisation de l'expédition, les mois d'anxiété et de préparation : cette apparition dissipe les brumes du passé comme le brouillard matinal. La tour Eiffel !

10 h 30. Sur notre gauche, le massif Beaugrenelle étage ses lourdeurs sans grâce.

– Tout juste bon pour une expédition tibétaine, ricane Sherpa 9.

Nous nous esclaffons tous à ce bon mot, même les *Gébachems* qui n'ont pourtant rien compris.

Comme j'ai hâte d'arriver à pied d'œuvre ! Je fais distribuer aux porteurs des frites hâtivement rissolées à l'huile. Ils paraissent se délecter de cette nourriture

médiocre et acceptent d'accélérer le pas. Même les enfants – qui ont pourtant les pieds ensanglantés par les tessons de bouteille et autres débris tranchants du chemin – se mettent à galoper comme de jeunes yétis, malgré la souffrance qui leur tord le visage. Je les admire.

11 h. Voici la Seine. C'est un torrent boueux. Quelques ponts de pierre, qui me paraissent vétustes et peu sûrs comparés à nos ponts de liane, enjambent les eaux de place en place.

Les *Smicards* descendent sur la berge et vont boire à même l'eau jaunâtre. Je fais la grimace et demande à Sherpa 7 de déboucher une bouteille d'eau du Gange. Un porteur tombe à l'eau ; il est rapidement entraîné par le courant et disparaît à nos yeux.

Les *Géhachems* répartissent sa charge entre les autres porteurs, qui protestent faiblement.

12 h. Enfin au pied ! La Tour dresse ses trois cents mètres de fers élégants, d'entretoises gracieuses, de plaques de renfort aux reflets gris... Quelle fête pour les yeux ! Quelle joie pour le cœur !

Le sommet se perd dans le bleu du ciel. Ah ! je ne regrette pas ce voyage et l'angoisse me serre délicieusement l'estomac quand je lève la tête. Un cri. Je me retourne, agacé. Un porteur disparaît dans un bassin. Malgré les efforts de ses compagnons, le malheureux est entraîné au fond par le poids de sa charge. Je hausse les épaules : ils sont comme des gosses ! On ne peut tout de même pas être derrière eux à chaque instant (comme on

le dit dans ce pays : *Gardarem lou Larzac!*, ce qui signifie, si j'ai bien compris, *Garde-toi, Dieu te gardera!*).

Pour calmer le mécontentement des autres porteurs, j'ordonne une distribution générale de frites.

14 h. Le matériel est déballé. Quelques touristes nous regardent avec admiration (ou stupeur?). Nous leur retournons leur regard, un peu condescendants, il est vrai. Ce n'est pas tout à fait de l'orgueil mais, nous autres, les conquérants, nous avons choisi la voie étroite et nous avons bien le droit d'avoir nos petites faiblesses.

15 h. Pierre, le chef des *Gébachems*, vient au rapport. Nous avons perdu treize porteurs : cinq accidents de la « circulation » (que le terme est original!), trois noyades, trois chutes dans des bouches de métro ou bouches d'égout ; une femme et un enfant sont morts d'épuisement – mais à qui la faute ? Je ne me sens guère responsable : après tout, personne ne les oblige à porter des charges aussi lourdes. D'un ton un peu sec, j'en fais la remarque à Pierre. Il comprend que ce n'est pas le moment de gâcher un pur instant d'exaltation sportive et esthétique par de misérables détails d'intendance ; il se retire en s'inclinant.

16 h. J'attaque la première longueur. Le contact avec le métal est beaucoup plus chaud que je ne le pensais. Les boulons des plaques d'angle constituent d'excellentes prises pour les pieds et les mains. La pente n'étant guère prononcée, je m'élève rapidement.

18 h. Quel sentiment de solitude ! Perdu dans ce

monde déshumanisé, cet univers de métal, j'ai l'impression d'être blotti entre les bras d'une bête gigantesque et bienveillante.

18 h 15. Les touristes s'agglutinent sur la plate-forme du premier étage et font des commentaires. Certains, même, rient. Je leur jette un regard noir et assure la fixation de la corde sur une entretoise. Elle se tend et Sherpa 2 commence sa lente ascension aux Jumars. Il me rejoint et ne paraît guère essoufflé, excité plutôt (il est vrai que nous grimpons sans sac à dos; les *Géhachems* se chargent du portage). Sherpa 3 le rejoint rapidement, puis 4, 5, 6, 7, et 8. 9 et 10 encadrent les *Géhachems*, qui paraissent peiner un peu.

21 h. Bivouac. Paris est une ville immense et ses lumières, qui s'allument un peu partout, nous saluent et nous encouragent. Nous suspendons les hamacs entre deux entretoises. Les *Géhachems* s'amarrent comme ils peuvent (pour des raisons d'économie, nous n'avons pas prévu de hamacs pour eux).

6 juillet. 5 h. Un grand cri déchire les premières lueurs de l'aube; je me réveille en sursaut. Un Géhachem, mal attaché, a basculé dans le vide, entraînant sa charge dans sa chute. C'est ennuyeux. Renseignement pris, il s'agit des vivres pour les *Géhachems* et du sucre pour le thé. Tant pis, nous boirons le thé sans sucre! Il faut savoir faire face à l'adversité...

6 h. C'est reparti. Toujours les plaques et les boulons.

À la longue, ça devient monotone. Mais, chut! je ne dois le dire à personne. Bien sûr, nous aurions pu choisir d'escalader la tour Eiffel par l'ascenseur, mais une cordée japonaise l'a déjà fait l'an dernier; je trouve notre itinéraire plus élégant et audacieux.

8 h. L'inclinaison devient sévère et je progresse avec précaution sur le métal que la rosée rend glissant. Relais. Corde fixe. Jumars. Sherpas 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8. *Géhachems* puis Sherpas 9 et 10. Je repars.

9 h. Nouvel incident. Une corde s'est rompue par frottement contre une entretoise mal ébarbée. Deux *Géhachems* précipités dans le vide. C'est le prix que nous devons payer pour de tels exploits. Heureusement, jusqu'à présent, l'équipe népalaise est saine et sauve.

11 h 30. Le sommet est tout proche à présent. Il nous domine d'une trentaine de mètres et je regarde avec angoisse le rebord surplombant de la plate-forme sommitale. Les *Géhachems* soufflent et semblent épuisés. Peut-être est-ce la raréfaction de l'air? ou le manque d'entraînement au CO<sub>2</sub>... Quoi qu'il en soit, je ne veux pas que d'autres incidents perturbent le bon déroulement de l'expédition et mettent en péril la sécurité de l'équipe népalaise. J'ordonne une halte d'une demi-heure.

11 h 45. Je regarde les *Géhachems* manger. Il faut respecter les peuples et leurs cultures, c'est vrai, mais tout de même! qu'ils mangent salement, mordant à même dans leur répugnant *saucisson*\* empestant le porc mal cuit, buvant au goulot cet affreux liquide rouge (*vin*\*) qui pue

la fermentation mal contrôlée. Un *Géhachem* me tend la bouteille. J'essaie de refuser poliment mais il insiste et je dois – quelle horreur! – porter le goulot à mes lèvres et faire semblant de boire. J'imité leur claquement de langue; il a l'air content et me dit, dans son idiome:

– *Ça fait du bien par où ça passe!* \*

Je hoche la tête.

13 h. C'est l'assaut final. Je me redresse sur la dernière entretoise avant d'aborder le surplomb sommital. Il va falloir équiper l'obstacle, sinon les *Géhachems* ne passeront jamais. J'ai envie de les laisser là, et de finir en courant. J'avoue que ce n'est pas très sport... et je commence le dur et mortifiant travail d'équipement.

15 h. Voilà! Tout le monde est réuni au sommet (sauf deux *Géhachems*, tombés dans le passage du surplomb). Je déploie le drapeau népalais, qui flotte bellement dans le vent frais. Sherpa 10 me photographie devant, et je dois prendre une pose avantageuse, le piolet en avant et mon visage buriné légèrement en retrait.

*7 juillet.* 17 h. L'avion vient de décoller. Je me penche par le hublot et contemple la tour Montparnasse, joyau solitaire et encore invaincu. Nous reviendrons!

*Traduit du népalais  
par Pierre Charmoz.*

Première édition : Deleatur, 1984.  
Deuxième édition : Ginkgo, 2002.